

Les seigneurs oubliés du reggae retournent aux sources de la musique de Bob Marley avec *The Soul of Jamaica*, un disque enregistré sur les hauteurs verdoyantes de Kingston. L'Express a fait le voyage dans l'île caribéenne.

JAMAICA SOCIAL CLUB

PAR JULIEN BORDIER

Pour atteindre le paradis, il faut commencer par s'élever. La bande de bitume noue ses lacets dans l'épais manteau émeraude de la végétation tropicale. Dans un virage, une trouée offre un panorama sur la plaine de Kingston, son million d'habitants, ses artères congestionnées, sa ceinture de bidonvilles... S'extirper de la frénésie de la capitale jamaïcaine est un privilège. Soudain, le chauffeur stoppe le minivan. La route s'arrête ici. Au bout, une maison cramponnée à la colline, plantée au milieu des bananiers. Pour seul vis-à-vis, la majestueuse chaîne des Blue Mountains, qui domine le confetti caribéen. Poussons le portail. Sur la grande terrasse, deux jeunes rastas répètent des mouvements de capoeira près des tambours et des amplis, un vieil homme accorde un piano sous le regard amusé de deux bambins. Ambiance familiale et détendue dans un décor de carte postale. Bienvenue dans le fabuleux studio en plein air d'Inna de Yard.

Ils chantent l'âme de leur île, qui a vu naître le ska, le rocksteady, la culture des DJ

« Inna de Yard » – « dans la cour », en patois local – est le nom d'un collectif de vieux briscards du reggae et de jeunes pousses talentueuses. On y croise des figures mythiques, comme Ken Boothe, Kiddus I, Cedric Myton, The Viceroy, Winston McAnuff... Si leurs noms sont peu connus, leurs voix sont légendaires. Compagnons de Bob Marley, ils chantent l'âme de la Jamaïque. Une île à peine plus grande que la Corse qui a vu naître le ska, le rocksteady, le reggae bien sûr, mais aussi la culture des *deejays* (DJ), du *sound system*, du remix, du hip-hop,

du dancehall... Une histoire riche d'innovations musicales que la Philharmonie de Paris explore ces jours-ci dans une exposition intitulée *Jamaica Jamaica!* (1). Les

vétérans d'Inna de Yard sont bien sûr conviés à cette célébration pour présenter sur scène leur nouvel album lumineux, *The Soul of Jamaica* (2). Hommage palpitant à une génération d'artistes, le projet rappelle le baroud d'honneur du Buena Vista Social Club des glorieux voisins cubains (*voir l'encadré page 92*). Cette fois, l'aventure n'a pas le même parfum. Les volutes

de havanes ont laissé place aux effluves de ganja qui s'échappent des *chalice*s, ces longues pipes à eau bourrées d'herbe.

L'idée d'Inna de Yard est née à 8000 kilomètres de Kingston, en France, dans la tête de Nicolas Maslowski et Romain Germa, deux anciens journalistes passés de l'autre

côté du disque. Fondateur du label Makasound, le tandem organise en 2004 une série d'enregistrements en Jamaïque dans le jardin d'un ex-guitariste des Wailers, Earl « Chinna » Smith. Les titres du patrimoine reggae sont joués tels qu'ils sont nés dans les cours des bidonvilles de Trenchtown, le quartier de Bob Marley. Acoustiques

et bruts. Pas de synthétiseurs, pas de sons électroniques. Juste l'essence des *riddims* (« rythmes » en patois jamaïcain), sans colorants ni conservateurs. Du reggae bio et authentique. En tendant l'oreille, on perçoit même les grenouilles qui coassent, les chiens qui aboient. Les amoureux de *black music* suivent le mouvement, mais, en 2011,

Makasound met la clef sous la porte. L'histoire, plutôt belle, aurait pu s'arrêter là si la Philharmonie de Paris n'avait pas sollicité Romain et Nicolas pour remonter un concert avec la troupe. « Quitte à réunir tout le monde et à relancer la machine, on s'est dit : "Faisons un nouvel album" », raconte Romain Germa, qui a depuis →

À la cool
Ambiance familiale et détendue lors d'une session en plein air d'Inna de Yard, le collectif qui mêle vieux briscards du reggae et jeunes talents.



M. FITZGERALD/SELEY POUR L'EXPRESS

→ créé avec son acolyte le label Chapter Two. Pour garder l'esprit original, on a enregistré en plein air. Les 13 titres de *The Soul of Jamaica* ont été mis en boîte en quatre jours, en juin 2016, sur la terrasse de la maison qu'occupe Kiddus I sur les hauteurs de Kingston.»

En ce mois de janvier 2017, l'équipe a hissé son matériel d'enregistrement dans la colline pour une deuxième session. Ce dimanche, c'est le jour des seigneurs. On attend la visite de Horace Andy, une grande voix entendue chez Massive Attack, et celle de Ken Boothe, l'inoubliable interprète d'*Is It Because I'm Black?* On se pince. Imaginez Johnny Hallyday et Eddy Mitchell se retrouvant pour un boeuf sous la pinède corse de Jacques Dutronc. Pendant ce temps, Winston McAnuff roule un joint. Ses deux jeunes enfants, Ethiopia et Israel, gambadent sur le plancher en bois. Vautré dans un fauteuil, un Anglais en tongs a le nez sur son iPhone. Il s'agit de Peter Webber, réalisateur de *La Jeune Fille à la perle*. Un projet de documentaire est en discussion. Tant mieux. Si leur musique est éternelle, les vocalistes septuagénaires, eux, ne le sont pas.

Dans la pièce transformée en salle de contrôle, l'impassible Kiddus I,



PHOTOS : M. FITZGERALD SELBY POUR L'EXPRESS
Charismatique Ken Boothe, très classe, à 69 ans, entonne un refrain spirituel rasta : « Chanter au milieu de la végétation, c'est comme démarrer une nouvelle carrière. »

72 printemps, se concentre sur son bloc-notes jaune. Un spliff aux lèvres, le rasta aux fines dreadlocks réécrit les paroles de *To Survive*, un de ses vieux morceaux qu'il s'approprie à exhumers. Habitué des lieux, il ne prête plus attention à l'impression-

nante collection de vinyles entassés sur le sol. Le parfait décor pour concocter un album. Tiens, du bruit sur la terrasse. L'homme le plus classe de la Jamaïque est arrivé. Ken Boothe est habillé en rouge de la tête aux pieds. Au poignet, une montre en or à rendre jaloux Donald Trump. « Chanter en acoustique au milieu de la végétation et de la montagne, c'est comme démarrer une nouvelle carrière », se réjouit le soulman de 69 ans qui s'éponge abondamment le front après sa reprise de *Rastaman Chant*, un air traditionnel popularisé par Bob Marley.

Mieux qu'une cure de jeunesse, plus qu'un revival, Inna de Yard est une philosophie. Adeptes du rastafarisme, ces artistes sont des missionnaires. Leur musique véhicule un message de paix, d'unité et de respect. Apparue dans les années 1930, cette religion occupe une place importante en Jamaïque. Ses adeptes se prosternent devant l'empereur d'Éthiopie Haïlé Sélassié I^{er} (1892-1975), considéré comme le



Concentré Entouré par des piles de vieux vinyles, Kiddus I, 72 ans, cherche un peu de tranquillité pour réécrire les paroles de *To Survive*, un de ses vieux morceaux qu'il s'approprie à réinterpréter.

225^e successeur du roi Salomon. « Le rastafarisme s'est immiscé parmi les Noirs jamaïcains de la classe ouvrière, jusqu'à devenir une force spirituelle, sociopolitique et culturelle de première importance », note Lloyd Bradley, dans *Bass Culture. Quand le reggae était roi* (3). Ainsi le cœur d'Inna de Yard palpite au rythme des percussions traditionnelles « nyabinghi », utilisées lors des cérémonies rastas. « Nyabinghi était une reine africaine, précise le musicien Kush McAnuff, 38 ans. Avant de partir sur le champ de bataille, elle rassemblait ses guerriers pour danser au son des tambours. Il s'agit de transmettre des vibrations positives. » Son père, Winston McAnuff, casquette de marin sur la tête, rapporte une anecdote de vieux loup de mer. « Quand John Lennon est venu en Jamaïque, il a étudié ce beat. C'est devenu le rythme de son hymne *Give Peace a Chance*. » L'anecdote est invérifiable, mais elle est savoureuse.

Avec leurs paroles à la gloire de Jah, « Dieu », et de l'amour, les vénérables rastas peuvent passer pour des illuminés. Leur discours universel se situe bien loin des textes crus des stars du dancehall, le style qui fait vibrer la jeunesse. « Les artistes qui cartonnent dans le pays, comme Vybz Kartel, en prison pour meurtre, Alkaline ou Popcaan parlent de sexe ou du quotidien des gangs, résume Emmylou Mai, une photographe installée sur l'île. Les voix historiques du reggae, monuments de l'âge d'or de la musique jamaïcaine,

sont respectées, mais elles sont plus populaires à l'étranger que chez elles. » Perpétuellement en quête de nouveautés, le public jamaïcain n'aime guère regarder dans le rétroviseur. Pas étonnant de trouver deux Français passionnés à la tête de cette aventure discographique. Inna de Yard est bien une exception mais pas la fin d'une histoire. Une nouvelle génération émerge, à l'instar des jeunes

Steve Newland, Var, Kush McAnuff ou Derajah, tous présents sur le disque et qui abordent des sujets contemporains. *The Soul of Jamaica* n'est pas un requiem, plutôt un passage de témoin.

En cette fin d'après-midi dominical, les nuages lourds ont fini par éclater. En short et baskets blanches, l'honorable Horace Andy, 66 ans, s'approche du micro à pas lents. Sous les gouttes de pluie, il entame la mémorable complainte de Bill Withers. « *Ain't no sunshine when she's gone...* » Malgré la chaleur tropicale, un frisson parcourt la peau. ■

- (1) Jamaica Jamaica! De Marley aux deejays. *A la Philharmonie de Paris, Paris (XIX^e)*. Jusqu'au 13 août. Catalogue de l'exposition, coédition Philharmonie de Paris/La Découverte, 228 p., 39 €.
- (2) *The Soul of Jamaica (Chapter Two/Wagram)*. En tournée. Le 22 avril à la Cité de la musique, Paris (XIX^e).
- (3) *Bass Culture. Quand le reggae était roi*, par Lloyd Bradley. Allia, 640 p., 25 € (nouvelle édition).

Il y a vingt ans, le Buena Vista...

Qui aurait mis 1 peso en 1997 sur le succès de standards cubains interprétés par des papys oubliés ? Voilà vingt ans, le guitariste Ry Cooder sortait de leurs retraites les glorieux musiciens de l'île de Fidel Castro, dont les chanteurs Compay Segundo, Ibrahim Ferrer, Eliades Ochoa, Omara Portuondo, pour quelques sessions dans un studio de La Havane. Intitulé *Buena Vista Social Club*, du nom d'un ancien

club de la ville fermé après la révolution, l'album allait devenir un phénomène mondial, écoulé à plus de 12 millions d'exemplaires. Une tournée planétaire passant par le Carnegie Hall, à New York, et un documentaire signé Wim Wenders participèrent activement à la légende. Les derniers survivants de l'équipée ont fait leurs adieux lors d'une série de concerts en 2015 sous le nom d'Orquesta Buena Vista Social Club.